

Enquête sur l'Agriculture noire au Gabon et sur certaines techniques utilisant des produits végétaux.

Par l'abbé WALKER.

A. PLANTES ALIMENTAIRES ET BOISSONS

1. Que pensent les indigènes de leur agriculture? Leur a-t-elle été révélée par des génies ou apportée par des migrations?

Elle a été apportée par les migrations successives.

2. Se souviennent-ils qu'une part de leurs plantes cultivées (Manioc, Maïs, Patate, Arachide, etc...) leur ont été apportées par les Blancs après la découverte de l'Amérique (1492)?

Ils ne s'en souviennent guère. Ce qu'ils savent, c'est que le Manioc doux hâtif, appelé *Matadi*, d'introduction toute récente, est venu d'ailleurs (Congo Belge), il y a quelque vingt ans.

Ils n'ignorent pas non plus que les variétés de Patates rouges, jaunes, ou violettes, ont été apportées dans le pays depuis que les Blancs y ont pénétré. Beaucoup pensent que la Patate blanche, le Manioc doux ou amer, le Maïs et l'Arachide sont autochtones. Tout au plus savent-ils que l'une ou l'autre variété a été apportée d'autres pays. Telles sont, entre autres, une petite variété d'Arachide, venue du Dahomey ou de la Côte-d'Ivoire, ainsi qu'une variété de Courgette (*Cucumerops edulis*) à fruits arrondis, une espèce de Citrouille, le Piment long, dit *Piment d'Accra*, etc.

A la Côte, on sait que le Pois d'Angola ou Ambrevade a été apporté par les Portugais chez les Orungu du Cap-Lopez.

De même l'Orange proprement dite ou Orange douce qui porte le nom d'*ilasa nyi Putu* (Orange des Portugais) ou *ilandju* (corruption de orange, aranzi, naranzi). Tandis que le Bigaradier ou Oranger aux fruits amers est regardé comme étant du pays.

Le nom indigène *imoni*, *emoni*, *limoni*, *gemoni*, usité chez plusieurs races pour désigner le Citron vulgaire, est très probablement une corruption de l'anglais *lemon*. Ce qui indiquerait que ce fruit est venu de l'étranger.

L'Avocatier, l'Arbre à pain, le Manguier, le Cocotier sont connus comme végétaux importés.

3. L'agriculture est-elle en honneur?

Non. En général l'indigène cultive la terre, plus par nécessité que par amour du sol.

4. Dans les divers travaux de culture quelle est la tâche qui incombe à l'homme, à la femme, à l'enfant?

Dans les travaux de culture presque toutes les tâches incombent à la femme : couper le sous-bois, brûler, planter, sarcler, récolter. A l'homme est spécialement réservé l'*abatage des arbres*. Cependant chez certaines populations l'homme aide la femme à défricher le sous-bois, ou même le défriche seul.

Les enfants (petits garçons et petites filles) n'ont pas de tâche spéciale. Dès qu'ils sont assez forts, les garçons aident à couper le sous-bois ou à abattre les arbres. Les filles, de leur côté, aident leurs mères à débroussailler, à planter, à récolter ou à sarcler.

5. En dehors des instruments de traite (machète, hache, couteau, pioche) les noirs ont-ils des instruments agricoles à eux, fabriqués sur place?

Oui, ils ont des instruments agricoles à eux, mais ils ne s'en servent guère aujourd'hui, sauf dans l'une ou l'autre contrée de l'intérieur.

6. Connaissaient-ils la fonte du fer avant la venue des Blancs?

Je ne saurais le dire. Je sais seulement que le métier de forgeron *indigène* est encore aujourd'hui un métier très lucratif, surtout à l'époque des travaux agricoles où tout le monde accourt pour faire remettre ses outils en bon état.

Certaines tribus, — comme les Batchangui de la Haute-Nyanga, — ont même une réputation universelle d'excellents forgerons.

7. Noms des Outils dans les diverses langues :

MPONGWE.	
<i>Okwara</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Swaka</i>	Couteau.
<i>Erèmi</i>	Hache (d'importation européenne).
<i>Menda</i> ou <i>Yoko</i>	Hachette indigène (à manche recourbé).
<i>Omboga</i>	Houe indigène.
<i>Ebaka</i> (= <i>ewaka</i> : galoa)	Plantoir ou sarcloir (très court) en forme de spatule.
<i>Ngoroko</i> (= <i>ngowo</i> : galoa)	Crochet en bois.
<i>Ompango</i> (= <i>ilango</i> : galoa)	Ceinture en rotin tressé pour grimper aux arbres.
<i>Orumbu</i> ou <i>Ozolo</i> (= <i>mpèndju</i> : galoa)	Pieu ou bois durci au feu (pour creuser la terre).

FAN ou PAHOUCIN.

<i>Nkwara</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Okèng</i>	Couteau.
<i>Fa</i>	Coutelas indigène.
<i>Mbar</i>	Hache européenne.
<i>Ovôn</i>	Hachette indigène.
<i>Oko</i>	Crochet en bois.
<i>Ebac</i>	Palette à long manche servant à sarcler, sarcloir.

ESHIRA et BAVUNGU.

<i>Mukwara</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Mbetsi</i>	Couteau.
<i>Dipoti</i>	Coutelas indigène.
<i>Pivi</i>	Hache européenne.
<i>Tsoka</i>	Hachette indigène.
<i>Nguku</i>	Plantoir ou sarcloir (en forme de spatule).
<i>Dungobu</i>	Crochet.
<i>Dugamba</i>	Ceinture tressée (pour grimper).
<i>Pèndju (= Pèmfu : Bavungu)</i>	Pieu pointu (pour creuser).

BAPUNU.

<i>Mukwati</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Dibaga</i>	Couteau.
<i>Dipoti</i>	Coutelas indigène.
<i>Dyumbi</i>	Hache européenne.
<i>Itsoka</i>	Hachette indigène.
<i>Disyènda</i>	Houe indigène.
<i>Kuku</i>	Plantoir ou sarcloir (en forme de spatule).
<i>Disoluku</i>	Brise-mottes.
<i>Dungobu</i>	Crochet en bois.
<i>Irika</i>	Sorte de serpe.
<i>Musulu</i>	Pieu pointu (pour creuser).
<i>Ifundulu</i>	Bois taillé en forme de pagaie, monté sur un long manche.
<i>Ikanga</i>	Instrument pour faucher ou couper.
<i>Dugamba</i>	Ceinture en rotin tressé (pour grimper).
<i>Imbusa</i>	Ceinture pour grimper fait d'une nervure de feuille de Palmier.
<i>Mubogulu</i>	Liane de brousse (pour grimper).

APINDJI.

<i>Mokwala</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Tsuma</i>	Couteau.
<i>Baga</i>	Coutelas indigène.
<i>Ngoba</i>	Hache européenne.
<i>Getsoka</i>	Hachette indigène.
<i>Gevamba</i>	Houe indigène.
<i>Gesobe</i>	Plantoir ou sarcloir (en forme de spatule).
<i>Getsyèngè</i>	Pieu pointu (pour creuser).
<i>Ngoboko</i>	Crochet en bois.
<i>Geango</i>	Ceinture tressée (pour grimper).
<i>Mokege</i>	Simple liane de brousse (pour grimper).

MITSOGO.

<i>Mokwata</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Tsuma</i>	Couteau.
<i>Otsètsè</i>	Coutelas indigène.
<i>Gekongo</i>	Hache européenne.

<i>Gegwangeo</i>	Hachette indigène.
<i>Gengwengwe</i>	Houe indigène.
<i>Sobe</i>	Plantoir ou sarcloir (en forme de spatule).
<i>Ngoboko</i>	Crochet en bois.
<i>Gepandeo</i>	Pieu pointu (pour creuser).
<i>Geango</i>	Ceinture tressée (pour grimper).
<i>Mokeye</i>	Liane de brousse (pour grimper).
<i>Mbusi</i>	Nervure de feuille de Palmier (pour grimper).

BANDZABI.

<i>Ikota</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Tsènda</i>	Couteau.
<i>Mbèdi</i>	Coutelas indigène.
<i>Pivi</i>	Hache européenne.
<i>Itsoka</i>	Hachette indigène.
<i>Pandja</i>	Pieu pointu (pour creuser).
<i>Ikanga</i>	Plantoir ou sarcloir.
<i>Itèli</i>	Pelle en bois montée sur un long manche (pour sarcler).
<i>Lekondiki</i>	Crochet en bois.
<i>Leyaga</i>	Ceinture tressée (pour grimper).
<i>Ibusi</i>	Nervure de feuille de Palmier (pour grimper).

BAVILI.

<i>Mukwata</i>	Machète ou sabre d'abatis.
<i>Mberi</i>	Couteau.
<i>Gibaka</i>	Coutelas indigène.
<i>Pivi a Bamba</i>	Hache européenne.
<i>Pivi a Bavili</i>	Hachette indigène.
<i>Sobè</i>	Plantoir ou sarcloir (en forme de spatule).
<i>Tsumu</i>	Pieu pointu (pour creuser).
<i>Gikovisili</i>	Crochet en bois.
<i>Gilangu</i>	Ceinture tressée (pour grimper).

8. Noms des champs, jardins, jardinets, etc. :

MPONGWE et GALOA.

<i>Ntchaga</i>	Plantation, champ, jardin, tout terrain cultivé.
<i>Ogwirina</i>	Bananeraie de village, située derrière les cases.
<i>Edinga</i> (G. Erindo)	Champ d'Arachides, de Manioc.
<i>Iwaza</i> (G.)	Suite de plantations.
<i>Ogèlino</i>	Lot ou portion de champ revenant à une femme.
<i>Oda</i>	Ancienne plantation, terrain embroussaillé, jachère.
<i>Ozwena</i>	Sous-bois coupé.
<i>Iwegino</i>	Abatis d'arbres.
<i>Mpèzu</i>	Amas de cendres (dans une plantation).

FAN ou PAHOÛN.

<i>Efac</i>	Tout terrain cultivé.
<i>Abeng</i>	Lot ou portion de champ (ces deux termes sont souvent confondus).
<i>Fala</i> ou <i>Falaga</i>	Bananeraie de village.
<i>Ekôra</i>	Jardin situé à proximité du village.
<i>Ekèna</i> ou <i>Ekènege</i>	Jardin affecté à une culture spéciale.
<i>Ngwac</i>	Partie de forêt réservée pour plantations futures.
<i>Tsi</i>	Débroussaillage (en vue d'une plantation). abatis.
<i>Ekôrege</i>	Plantation tirant sur la fin.
<i>Avu</i>	Plantation complètement abandonnée, jachère.

ESHIRA et BAVUNGU.

<i>Gyamba</i>	Tout terrain cultivé.
<i>Dikusa</i>	Bananeraie entourant le village.
<i>Mufunda</i>	Jardin situé à proximité du village.
<i>Gibuga</i>	Grand champ d'Arachides.
<i>Disyènda</i>	Petit champ d'Arachides.
<i>Kangi-gibuga</i>	Terrain déboisé (où il n'y a qu'à brûler et sarcler).
<i>Ginyiga</i> ou <i>giniga</i>	Champ de Taros, de Cannes à sucre (sis au bord de l'eau).
<i>Dilanda</i>	Suite de plantations.
<i>Mwanyu</i>	Plantation commune.
<i>Kanda</i>	Portion de champ affecté à une culture spéciale.
<i>Musoli</i>	Sous-bois coupé.
<i>Digwandji</i>	Abatis d'arbres, forêt abattue pour plantation.
<i>Mutumba</i>	Plantation en plein rapport.
<i>Diyigi</i> (<i>di gagasaga</i>)	Plantation tirant sur la fin.
<i>Diyigi</i>	Plantation complètement abandonnée, jachère.
<i>Fwila</i>	Plantation inachevée ou mal entretenue.
<i>Mutududu</i>	Plantation qui a mal brûlé.

MINDUMU.

<i>Ngunu</i>	Tout terrain cultivé.
<i>Lekusa</i>	Bananeraie entourant le village.
<i>Oboga</i>	Champ d'Arachides.
<i>Obiti</i>	Jardin situé à proximité du village.
<i>Mokwandji</i>	Plantation commune.
<i>Mosala</i>	Sous-bois coupé.
<i>Kanghe</i>	Plantation inachevée ou mal entretenue.
<i>Ngagala</i>	Plantation qui a mal brûlé.
<i>Ngunu-a-kala</i>	Plantation tirant sur la fin.
<i>Levoso</i>	Plantation complètement abandonnée, jachère.

BAVILI de la Ngouniè.

<i>Ngundu</i>	Tout terrain cultivé.
<i>Likusa</i>	Bananeraie entourant le village.
<i>Lityègè</i>	Jardin (à proximité du village).
<i>Gibuga</i>	Champ d'Arachides.
<i>Pambu</i>	Champ de Taros, de Cannes à sucre (au bord de l'eau).
<i>Lilanda</i>	Plantation commune.
<i>Musolè</i>	Sous-bois coupé.
<i>Kwangi</i>	Débroussaillage (en vue d'une plantation), abatis.
<i>Gikuva</i>	Plantation qui a mal brûlé.
<i>Ngundu-a-kala</i>	Ancienne plantation, tirant sur la fin.
<i>Livoso</i>	Plantation complètement abandonnée, jachère.

BANDZABI.

<i>Nungi</i>	Tout terrain cultivé.
<i>Lekusa</i>	Bananeraie entourant le village.
<i>Mufundu</i>	Jardin (à proximité du village).
<i>Iboga</i>	Champ d'Arachides.
<i>Inyiga</i>	Champ de Taros, de Cannes à sucre (au bord de l'eau).
<i>Mwandja</i>	Plantation commune.
<i>Ndila</i>	Lot ou portion d'un champ.
<i>Musola</i>	Sous-bois coupé.
<i>Kwèngi</i>	Débroussaillage (en vue d'une plantation), abatis.

Ngandja-ngandja Plantation qui a mal brûlé.
Nungi-a-kala Ancienne plantation, tirant sur la fin.
Levoso Plantation complètement abandonnée, jachère.

BAPUNU.

Nungi Tout terrain cultivé.
Dikusa Bananeraie entourant le village.
Mufunda Jardin (à proximité du village).
Mumbu Grand champ d'Arachides.
Irèndi Petit champ d'Arachides.
Inyiga Champ de Taros, de Cannes à sucre (au bord de l'eau).
Ugumba Enclos, jardin fermé par une clôture (en savane).
Dilanda Suite de plantations.
Mwandja Plantation commune.
Ibuku Lot ou portion d'un champ.
Musoli Sous-bois coupé.
Kwandji Débroussaillage (en vue d'une plantation), abatis.
Ifwila Plantation qui a mal brûlé.
Diyigi Ancienne plantation.
Difutu Plantation complètement abandonnée.
Mutumba Plantation, champ en plein rapport.

APINDJI.

Tsaga Tout terrain cultivé.
Otsyungu Bananeraie entourant le village.
Mondjuba Jardin (à proximité du village).
Geboga Champ d'Arachides.
Gekoko Champ de Taros, de Cannes à sucre (au bord de l'eau).
Gelanda Suite de plantations.
Mokonda Plantation commune.
Mosolè Sous-bois coupé.
Kwangi Abatis d'arbres, forêt abattue en vue d'une plantation.
Getèmèdi Plantation inachevée.
Gesakela Plantation mal entretenue.
Motududu Plantation qui n'a pas bien brûlé.
Nyongi Plantation en plein rapport.
Poto Terrain embroussaillé d'ancienne plantation, jachère.

MITSOGO.

Tsaga Tout terrain cultivé.
Bisi Bananeraie entourant le village.
Monduba Jardin situé à proximité du village.
Geboga Grand champ d'Arachides.
Tsyè-tsyè Petit champ d'Arachides.
Geniga ou gedjoko Champ de Taros ou de Cannes à sucre (au bord de l'eau).
Ngambo Portion de champ (pour culture spéciale).
Ebasa Suite de plantations.
Divèvè Plantation commune.
Mosoè Sous-bois coupé.
Kwangi Abatis d'arbres, forêt abattue en vue d'une plantation.
Nyonga Plantation en plein rapport.
Mosako Plantation tirant sur la fin.

Poto Plantation complètement abandonnée, jachère.
Gesoko Plantation inachevée.

BAKELE.

Akangha Tout terrain cultivé.
Bisikwè Bananeraie entourant le village.
Abukwa Jardin situé à proximité du village.
Asoka Champ d'Arachides.
Belanda Suite de plantations.
Lebutu Ancienne plantation, jachère.

BESKI.

Ndemo Tout terrain cultivé.
Kongwè Bananeraie entourant le village.
Nkomu Jardin situé à proximité du village.
Iboga Champ d'Arachides.
Dibutsu Ancienne plantation, jachère.

9. Les sorciers ont-ils des jardins de plantes magiques?

Non. Les sorciers n'ont pas précisément des jardins de plantes magiques. Ils ne font qu'entretenir par-ci par-là, — comme d'ailleurs la plupart des indigènes, — quelques plantes, souvent spontanées, d'un usage courant, employées soit à des usages médicaux, soit à des pratiques superstitieuses. Parmi ces plantes, il faut citer : *Ocimum basilicum*, *O. viride*, *Eclipta alba*, *Brillantesia patula*, *Bryophyllum calycinum*, *Scoparia dulcis*, *Leea guineensis*, *Piper subpelatum*, *Cymbopogon densiflorum*, *Dorstenia Klainei*, *Cassia alata*, *C. fetida*, *Solanum mammosum*, *Tabernanthe Iboga*, *Ricinus communis*, etc.

On trouve quelquefois dans les villages de petites planches cultivées d'*Aframomum stipulatum*, *A. meleguetta*, *Cyperus articulatus* et *Zinziber officinale*. Comme arbre médicinal on cultive aussi le *Buchholzia coriacea*, au voisinage des habitations.

10. Existe-t-il des traditions pour les diverses cultures, des périodes de plantations, de défrichage, de récolte?

Les travaux des champs, défrichage du sous-bois, abatage des arbres, incendie des futures plantations, ont lieu chaque année durant la saison sèche (*enomo*, *oyón*, *mangala*, *gesevo*), entre juin et septembre.

Les Pahouins ou Fan seuls, — à ma connaissance, — ont l'habitude d'entreprendre de nouvelles plantations à la petite saison sèche (*nanga*, *egamuna*, *esèp*, *ndjumbi* ou *moganga*), vers janvier ou février.

C'est généralement, au mois de septembre, à l'époque des pluies fines, dites « pluies des mangues » (*inyèngè, bifôle, bisala* ou *ekon-ga*) que les femmes commencent à ensemercer ou planter Maïs, Manioc, Ignames, Aubergines, Gombos, Courges, Pastèques, Citrouilles, Calebasses, Doliques, Arachides, Pois souterrains, Oseille, gros Piments, etc. Pour cela, elles attendent d'avoir mis le feu aux abatis.

Cependant elles mettent assez souvent les fragments de Taros en terre, dès que le sous-bois est débroussaillé. Il n'est pas rare non plus qu'elles plantent les rejetons de Bananiers aussitôt que les arbres sont abattus sans attendre qu'ils soient brûlés.

C'est la récolte du Maïs qui a lieu la première. Dans bien des cas c'est la fin de la disette. En certaines régions, on fait deux récoltes de Maïs par an. La seconde se fait vers le mois de juin, ou juillet.

Après le Maïs, on commence à manger les nouvelles Arachides en janvier ou en février. Mais leur plein rendement n'arrive qu'en avril.

Tandis qu'on récolte les Arachides, on plante aussi d'autres produits : Aubergines indigènes, petites Tomates, Gombos, Oseille de Guinée ou d'Abyssinie, Amarante du Soudan, etc. C'est le temps d'abondance (*nkwèdyè, digumba, tsigo, afoc*) où les gens récoltent les *atanga, tsafu* ou *mesä* (fruits du *Pachylobus edulis*) et vont ramasser dans la forêt des quantités de noix de brousse (*Coula edulis*) et des fruits des divers *Pachylobus* et *Canarium* qui croissent dans les bois, ainsi que les Ananas des savanes.

Un peu avant la saison sèche, vient le moment de recueillir les Courges, les Citrouilles, les Pastèques et les Calebasses.

Le Manioc doux hâtif (*Matadi*) est bon à manger au bout de trois à quatre mois, tandis qu'il faut attendre jusqu'à huit à neuf mois pour le Manioc ordinaire.

Les Ignames, les Patates et les Taros se récoltent en pleine saison sèche, bien que l'on puisse encore se procurer ces derniers presque toute l'année.

De toutes les plantes alimentaires cultivées au Gabon, la plus tardive à produire est le Bananier. Les régimes n'arrivent à point qu'au bout d'un an environ.

11. Existe-t-il des fêtes pour célébrer la saison des Ignames, du Maïs?

Il existait autrefois une fête des *prémices* (*Givula-konga*), où l'on célébrait les premiers produits des champs.

A un jour fixé par le Chef, les femmes se rendaient toutes à leurs plantations d'où elles rapportaient des paniers pleins de toutes sortes de provisions. Le lendemain, les ménagères faisaient cuire les denrées qu'elles avaient apportées et les servaient sur de larges feuilles de Bananiers étendues sur le sol, dans la rue du village. Il y avait trois parts : la part des hommes, celle des femmes et celle des enfants.

On se réunissait ensuite autour des parts. Les « anciens » du village entonnaient quelques chants. Puis, au signal donné par le Chef, chacun se précipitait sur les vivres pour en emporter le plus possible. Un pillage en règle. Mais, auparavant on avait eu soin de réserver la part des « ancêtres » qu'on allait ensuite déposer sur leurs tombes.

Aux produits des champs on mêlait ceux de la forêt : noix de brousse (*Coula edulis*), fruits des divers *Pachylobus* ou *Canarium*, etc., etc., dont les arbres étaient chargés à la même époque.

Ces produits de ramassage ou de cueillette sont désignés sous les noms de *bidumba-bidumba* (éshira) ou *gedomba* (apindji).

12. Fait-on des offrandes de plantes vivrières?

Oui. On fait des offrandes de plantes vivrières, soit aux mânes des ancêtres (*inkinda*, *malumbi*), soit aux esprits ou génies (*imb-wiri*, *bagisi*).

C'est ainsi qu'à la saison sèche du Maïs ou des Arachides, on suspend dans la salle de danse un épi de Maïs ou un plant d'Arachide en hommage au fétiche du *bwili* ou *bwete* (société secrète masculine).

Devant les figurines des fétiches-protecteurs des enfants jumeaux (*ampaza*, *mavasa* ou *membyas*), on dépose de même des provisions, toujours en quantité égale, pour éviter toute jalousie.

Sur les tombes, ou aux endroits prétendus habités par des génies, — sur terre ou sur l'eau, — on répand également de la nourriture, principalement après certains repas de famille (*mulambu* ou *moambo*).

13. La récolte appartient-elle à toute la famille qui a planté?

Non. La récolte n'appartient pas à toute la famille, mais à la personne qui a choisi ce terrain pour le cultiver. Ceux ou celles qui ont pris part aux différents travaux : défrichage, abatage des arbres, ensemencement, etc., ayant été abondamment nourris

pendant qu'ils travaillaient, n'ont aucun droit sur les produits du champ. Tout ce qu'ils peuvent exiger, c'est d'être aidés à leur tour. C'est d'ailleurs ce qui se pratique ordinairement. Les membres d'une même famille ou les habitants d'un même village s'entraident volontiers pour les travaux d'agriculture.

14. Le cultivateur a-t-il le droit d'installer son champ n'importe où?

A l'origine il y avait des terres réservées dépendant de tel ou tel clan, de telle ou telle famille, de tel ou tel village. Aucun étranger ne pouvait y installer son village ou son champ sans en avoir obtenu l'autorisation. Pour être autorisé, il fallait ou payer comptant, ou s'acquitter de certaines redevances à temps marqué.

Aujourd'hui encore cet usage est observé chez la plupart des tribus là où l'influence européenne a peu pénétré. Par ailleurs, il tend à disparaître. On peut dire qu'actuellement, — dans un grand nombre de localités, — chacun peut installer son champ n'importe où, pourvu qu'il prenne la précaution de le *marquer* au début de la saison sèche. Pour cela, il suffit qu'il entame à la machète quelques mètres carrés de brousse.

15. Le champ est-il à lui, ou n'en a-t-il que l'usufruit?

Il n'a pas que l'usufruit de son champ, mais ce champ est à lui en toute propriété, ou plus exactement à *sa femme*. Celle-ci en a non seulement la jouissance, mais peut seule en disposer, à tel point que le mari se gardera bien de récolter même un simple régime de bananes, sans le consentement de son épouse, si elle est présente à la maison. En cas d'absence de la propriétaire, il aura soin de la prévenir à son retour.

16. Si des arbres poussent dans le champ après qu'il a été abandonné, les fruits de ces arbres appartiennent-ils au cultivateur, défricheur ou à tout le monde?

Si des arbres (*Elæis*, *Pachylobus edulis*, etc.) poussent dans le champ après qu'il a été abandonné, les fruits de ces arbres appartiennent à tout le monde, gens de la famille ou étrangers.

Au contraire, si ces arbres poussent sur l'emplacement d'un ancien village, leurs fruits reviennent aux anciens habitants de ce village, et à personne autre, suivant les endroits occupés par leurs cases respectives.

17. En quelles circonstances survient-il des famines?

On peut dire que chaque année il y a une certaine période de *disette*, plus ou moins longue, plus ou moins aiguë, suivant les régions. Elle provient de la rareté des vivres, surtout des bananes et correspond régulièrement à la fin de la *saison sèche*. Elle se prolonge à peu près jusqu'au moment où le Maïs commence à donner. Grâce aux Taros cultivés sur une plus vaste échelle que dans le passé, on arrive maintenant à faire assez facilement la « soudure » et à remédier au manque des autres substances alimentaires.

Mais il fut un temps, pas très lointain, où certaines populations éprouvaient régulièrement de véritables famines (*mundala*) (èshira).

Ces famines fréquentes étaient dues à plusieurs circonstances :

1) Tout d'abord, *l'exiguïté des plantations* : n'ayant pas de débouchés pour leurs vivres, les indigènes se contentaient de cultiver le strict nécessaire.

2) La *monoculture* : les uns ne cultivaient que des Bananiers; d'autres donnaient tous leurs soins aux Arachides au détriment des cultures plus substantielles.

3) Les *dégâts* causés par les ravages des animaux sauvages : troupeaux de buffles, de phacochères ou d'éléphants, antilopes diverses, porcs-épics, bandes de gorilles, de chimpanzés et autres singes.

4) L'*extrême sécheresse*, causée par une saison sèche trop longue : les grains ne levaient pas ou les jeunes plants dépérissaient faute de pluie et d'humidité.

5) Des *pluies précoces*, commençant avant l'abatage des arbres, empêchaient les abatis de brûler et privaient le sol des cendres nécessaires au développement des semences.

6) Les *pluies trop abondantes et continues* : les tubercules pourrissaient en terre.

7) L'*inondation* provenant d'une trop forte crue ou de la stagnation des eaux des marais voisins.

8) Parfois aussi la *négligence* des habitants qui s'attardaient dans des voyages lointains et ne rentraient chez eux que lorsque la saison des travaux agricoles touchait à sa fin.

9) Il faut signaler aussi dans le temps passé, les *déprédations* commises par les tribus ennemies, pillant ou détruisant tout sur

leur passage : Bananiers coupés, pieds de Maïs brisés, tubercules de Manioc ou plants d'Arachides arrachées, etc.

10) *Un sol trop épuisé* aux alentours du village. Les habitants se déterminaient alors à transporter leurs cultures à une plus grande distance de leur village ou à émigrer vers des terres plus propices. Durant ce temps, ils n'avaient que peu ou point de provisions, à moins de se trouver à proximité d'autres villages plus anciens, qui leur fournissaient ce dont ils avaient besoin, soit gratuitement, s'ils étaient parents ou alliés, soit par échanges, s'ils étaient étrangers.

A l'heure actuelle, plusieurs de ces inconvénients ont disparu. En premier lieu, la *polyculture* a succédé à la *monoculture*. Dans chaque village on plante un peu de tout : Bananiers, Manioc, Taros, Igname, Patates, Maïs, Arachides, etc.

En même temps qu'ils se sont mis à cultiver simultanément toutes sortes de plantes vivrières, les indigènes, voyant combien est rémunératrice la vente de leurs denrées, grâce aux nombreux débouchés qu'ils trouvent aujourd'hui, ont enfin compris qu'il fallait agrandir l'étendue de leurs champs. De plus, en dehors de leurs champs individuels, les habitants de chaque village sont astreints à cultiver une plantation *commune*, dite « Plantation du Commandant », dont les produits sont tout d'abord destinés à approvisionner les Postes de l'Administration, les Maisons de Commerce, ou les Entreprises des autres Colons : planteurs, exploitants-forestiers, etc. Mais il ne leur est pas défendu d'en user eux-mêmes.

18. Boissons.

Les Noirs n'ont pour seule et unique boisson de table que de l'eau pure. Et cette eau, ils ont l'habitude de ne la boire qu'à la fin des repas. Je ne parle ici que de ceux qui se conforment encore aux anciens usages. Entre les repas, on use de boissons plus variées. Le plus ordinairement on boit du *vin de palme* pur ou mélangé d'écorces amères. Dans certaines contrées on préfère le *vin de canne à sucre* ou d'*ananas*. Il y a aussi la bière de *grosses bananes blettes*.

Au temps jadis on fabriquait de l'hydromel. (Voir *R.B.A.* n° 162, février 1935).

B. PLANTES EMPLOYÉES POUR DES USAGES NON ALIMENTAIRES

1. Existe-t-il des plantes cultivées ou naturalisées employées pour la teinture? (pagnes, cordes, cuirs, nattes, corbeilles, etc.).

Oui. On cultive le Rocouyer (*Bixa orellana* L.) Du moins on entretient quelques pieds à côté des cases.

On utilise aussi les bractées violettes (*kugudu*, *kuguru*, *pukako*, *egogodjo*, des régimes de Bananiers.

Il me semble qu'on se sert également des variétés d'Indigotiers, qui poussent dans les anciens terrains débroussaillés. Les Mpongwè les connaissent sous le nom de *bilo*, dérivé de *bleu*.

Mais la plupart des matières colorantes d'origine végétale (*Alchornea cordata* Benth.; *Mucuna flagellipes*; *Trema guineensis* Fic.; *Pterocarpus Soyauxii* Taub.; *Enantia chlorantha* Oliv.; *Coula edulis* Bh.; *Detarium Le Testui* Pellegrin; *Terminalia altissima* A. Chev.; *Rhizophora Mangle* L. et *Rhizophora racemosa* G.-F. Meyer, etc. sont tirées de la forêt.

2. Plantes cultivées comme textiles?

On cultive parfois le *Raphia textilis* Welw., le *Ficus punctata* Lamk., et le Cotonnier (*Gossypium*).

3. Sait-on filer et tisser des bandes de coton?

Dans l'intérieur il y a des hommes qui filent le coton ainsi que le kapok du Fromager; mais ils ne le tissent pas, du moins à ma connaissance. Ils se contentent de filer ces matières pour confectionner des sacs de voyage ou gibecières indigènes (*bombo* : mpongwè; *gebembe* : mitsogo; *pèngi* : éshira, hapunu, bavungu; *mfèc* : fan).

4. Les Raphias servant à faire des tissus sont-ils cultivés?

Pas toujours. Mais on rencontre quelquefois à proximité des villages un certain nombre de pieds plantés par des tisserands indigènes.

5. L'industrie du tissage des Raphias existait-elle avant l'arrivée des européens?

Il est possible que non. En effet l'habitude de porter des pagnes

en écorce de *Ficus* battue paraît avoir précédé l'usage des tissus de *Raphia*. Le port de ces derniers tissus est regardé par les indigènes comme un progrès.

D'ailleurs, la première de ces industries a presque complètement disparu, tandis qu'on continue, en bien des régions (Mitsogo, Masangu, Bandzabi, Apindji, Simba, etc.), à tisser journellement des fibres de *Raphia*.

On ne voit plus aujourd'hui des gens habillés avec des pagnes d'écorce que dans les initiations du fétiche *Mwiri*, et encore pas chez toutes les tribus. D'aucunes se contentent de feuilles de Bananiers desséchées.

6. Toutes les espèces de *Raphia* servent-elles à cet usage?

Non, une seule espèce sert au tissage des pagnes. C'est l'espèce appelée *Raphia textilis* Welw. dont voici les noms indigènes en différents idiomes gabonais.

- | | |
|--------------------------------------|-----------------------------|
| 1. <i>Inimba</i> (mpongwè). | 6. <i>Lepigi</i> (mindumu). |
| 2. <i>Dinimba</i> (éshira, bavungu). | 7. <i>Lipigu</i> (bavili). |
| 3. <i>Dinyimba</i> (masangu). | 8. <i>Lepeka</i> (bakèlè). |
| 4. <i>Lenyimba</i> (bandzabi). | 9. <i>Epeko</i> (mitsogo). |
| 5. <i>Atut</i> (fan). | 10. <i>Peko</i> (Apindji). |

Les fibres extraites des jeunes feuilles non épanouies se nomment : *poso*, *pusu*, *pulsu*, *ipusu*. Le tissu de *Raphia* est désigné sous les noms de : *owongo*, *obongo*, *dibongu*, *diyala*, *ndzim*. Le pagne cousu s'appelle : *ngombo* ou *ngombu*.

Les Mitsogo distinguent le tissu teint en noir (*obongo à dimè*) du tissu non coloré (*obongo a ngombè*).

7. Quelle préparation fait-on subir aux écorces servant à faire des vêtements?

On les découpe en bandes que l'on assouplit par le battage. Le tissu ainsi obtenu est assez résistant et dure plus longtemps que certaines étoffes de traite. Ce tissu s'appelle : *mbete* (mitsogo) ou *mokoï* (apindji).

Voici comment on procède : On détache une bande d'écorce, large de 50 à 60 cm., longue d'un mètre et demi environ qu'on laisse se ramollir quelques jours dans l'eau d'un ruisseau. Puis on l'étend sur un bloc de bois et on frappe dessus avec un bâton. On la replonge ensuite dans l'eau et on recommence l'opération jusqu'à

ce que le tissu soit assez souple. Après quoi on tord la bande et on la met sécher au soleil. Une fois cette bande bien sèche, deux hommes se mettent à tirer dessus à chaque bout, de manière à la tendre et à la rendre plus unie... Et ainsi le pagne est fait.

Avec cette bande d'écorce battue on se ceint les reins, puis on glisse une des extrémités entre les jambes pour la faire pendre ensuite en avant.

Le vrai *Ficus* à « pagnes » est le *Ficus punctata* Lamk. ou *Ficus Rokko* Warb. et Schwfth. On le cultivait naguère dans les villages. Je l'ai encore rencontré chez certaines peuplades et j'ai eu l'occasion de voir des pagnes en écorce chez les Bongomo de la Limbumbi, dans le Haut-Ogowè (1911).

Noms vernaculaires :

- | | |
|--|----------------------------|
| 1. <i>Mponde-y'anongo</i> (mpongwè). | 7. <i>Kala</i> (apindji). |
| 2. <i>Iponde</i> (benga). | 8. <i>Mondo</i> (mitsogo). |
| 3. <i>Tongu</i> (éshira, bandzabi). | 9. <i>Mbiti</i> (mindumu). |
| 4. <i>Katu</i> (bapunu, bavungu). | 10. <i>Ateta</i> (bakèlè). |
| 5. <i>Mbèngè</i> (orungu). | 11. <i>Iteta</i> (beseki). |
| 6. <i>Otuma</i> ou <i>Embyèng</i> (fan). | |

A défaut du *Ficus punctata* Lamk. les Apindji usent aussi de l'écorce de deux autres variétés de *Ficus* spontanés qu'ils nomment *kodo* et *olondo*, pour la confection des vêtements de danse.

D'après certains dires, les anciens Eshira auraient porté des pagnes écorcés de jeune *Corynanthe Pachyceras* K. Schum. = *mukuru* (éshira); *andung* (fan); *kogo* (mitsogo).

C'est avec cette même écorce que les Noirs fabriquent des boîtes cylindriques (*ngowè*, *kobi*, *nsèc*). Pour la confection des tissus, on n'employait que le liber ou partie centrale.

8. Plantes cultivées donnant des fibres servant à faire des cordes, des liens, des filets de pêche ou de chasse?

A ma connaissance, il n'y a que l'Ananas et le Bananier.

Les fibres des feuilles d'Ananas servent comme fil à coudre. On en fabrique aussi de la ficelle pour filets de pêche (éperviers, sennes, trémails).

Avec les fibres extraites des gaines du Bananier les femmes pahouines font des sortes d'épuisettes (*tan*) montées sur un cerceau.

Autrefois, — m'a-t-on dit, — les Bapunu, et sans doute d'autres

racés aussi cultivaient la Sansevière dont ils tiraient des fibres à faire des cordes.

Les autres végétaux dont on utilise les fibres (*Triumfetta rhomboides* Jacq.; *Urena lobata* L.; *Manniophyton africanum* Müll. Arg.; *Entada gigas* Fawc. et Rendle; *Musanga Smithii* R. Br.; *Cleistopholis glauca* Pierre), etc., poussent sans culture.

9. Plantes cultivées employées pour la pêche ou servant à empoisonner les armes de chasse.

La seule plante ichtyotoxique universellement cultivée est la Téphrosie (*Tephrosia Vogeli* Hook. f.) que l'on trouve dans presque toutes les plantations et aux alentours des villages.

Noms vernaculaires :

- | | |
|------------------------------------|-----------------------------|
| 1. <i>Igongo</i> (mpongwè). | 7. <i>Wula</i> (mindumu). |
| 2. <i>Mubaga</i> (éshira). | 8. <i>Panga</i> (ambèdè). |
| 3. <i>Ngudu</i> (bavungu, bapunu). | 9. <i>Ekomo</i> (ivéa). |
| 4. <i>Ebadi</i> (mitsogo). | 10. <i>Tsamu</i> (masangu). |
| 5. <i>Base</i> (apindji). | 11. <i>Diseka</i> (bakèlè). |
| 6. <i>Wôle</i> (fan). | 12. <i>Diseko</i> (beseki). |

La pêche à la « Téphrosie » s'appelle en idiome fan : *ndawôle*; en éshira : *mbaga*, de même qu'en langage punu ou vungu.

On entretient aussi dans quelques villages, — sous les noms de : *epulu*, *egonge*, *dugungi*, *abaka*, *nkôm*, *komu* ou *mobwè* —, une plante herbacée, à feuillage sombre, qui me paraît être une Acanthacée, ainsi qu'une Composée appelée *mosongo* (apindji) ou *mubaga-Kamba* (éshira).

Il faut noter également les diverses variétés d'Euphorbes (*Euphorbia Hermentia* Lem.; *Euphorbia Poissoni* Pax.; *Euphorbia Tirucalli* L.; *Elaeophoria drupifera* Stapf.) à suc laiteux, âcre et corrosif, cultivées dans les villages comme plantes fétiches, médicinales ou piscicides.

Les autres poisons de pêche (*Adenia lobata* Engler; *Milletia Barteri* Dun.; *Mallotus subulatus* Müll. Arg.; *Croton tchibangensis* Pellegrin; *Randia Walkeri* Pellegrin; *Strychnos aculeata* Sol.; *Fagara macrophylla* Engler; *Tetrapleura Thonningii* Benth.; *Raphia vinifera* Beauv., etc.), dont on utilise la tige, l'écorce ou les fruits, sont des produits de la forêt.

Les Fan désignent tous ces végétaux (herbes, lianes, arbustes ou

arbres) qui servent à narcotiser le poisson sous le nom générique de *Angon*.

10. Plantes servant à empoisonner les armes de chasse, de guerre.

Au Gabon, on se sert communément des graines du *Strophantus* (*onaï* des Mpongwè; *éné* des Fan; *munai* ou *monai* des tribus de la Ngouniè). Autrefois ces graines servaient aussi de poison de guerre.

Pour corser le poison de chasse et le rendre encore plus efficace pour le gros gibier (comme par exemple, les éléphants) on additionne cette drogue de quelques gouttes de latex d'Euphorbe.

Pour chasser les oiseaux, on emploie également comme poison de flèches, du moins dans certaines régions, les graines de *Periploca nigrescens* Afzel. = *ntchovi-mpolo* (mpongwè); *mbélusa* (bapunu, bavungu); *éné-sesol* (fan). Ce dernier terme signifie « *Strophantus* de colibri ».

Ces deux produits proviennent de la forêt ou des terrains embroussaillés d'anciennes plantations.

Je n'ai jamais vu employer l'*Adenia lobata* Engler (*onone*, *mobula* ou *ntoc-mebure*) pour empoisonner les flèches comme cela se pratique dans quelques régions du Congo Belge.

11. Existe-t-il des plantes servant au tannage des cuirs?

Oui, mais je n'en connais aucune qui soit cultivée. D'ailleurs les indigènes du Gabon préparent les peaux qu'ils veulent conserver en les séchant au soleil, le poil en dessus, après les avoir fixées au sol par de petits piquets de *Raphia* et les avoir couvertes de cendres. On y ajoute aussi un peu de piment pour empêcher les chiens de les endommager.

Cependant quelques essais ont été tentés par des Européens, — principalement dans les Missions, — et ont donné de bons résultats avec les essences à « tanin » dont les noms suivent :

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Carapa toucoulouna</i> Guill. et Per. | 5. <i>Piptadenia africana</i> Hook. f. |
| 2. <i>Hymenocardia ulmoides</i> Oliv. | 6. <i>Panda oleosa</i> Pierre. |
| 3. <i>Macaranga Laurentii</i> . | 7. <i>Rhizophora</i> Mangle L. |
| 4. <i>Pentaclethra macrophylla</i> Benth. | 8. <i>Rhizophora racemosa</i> G. F. Meyer. |

12. Plantes servant à la fabrication des instruments de musique.

Il convient de distinguer : 1° Les instruments de rythme. 2° Les

instruments à cordes et à clavier. 3° Les instruments à vent. 4° Divers autres instruments.

INSTRUMENTS DE RYTHME : 1. *Tambours de danse*. — Nom générique : *Ngoma, ngomo, ngom* ou *ndungu, ndj*.

Entre ces tambours il faut distinguer un gros tambour peu allongé, un tambour très long et très étroit et un petit tambour portatif, qui sert aux hommes aussi bien qu'aux femmes.

Les tambours — sans pied — sont fermés aux deux extrémités par une peau de varan, de chimpanzé, d'antilope naine ou moyenne, ou bien de cabri, quand on n'a pas autre chose.

Les tambours — à pied — ne sont recouverts de peau qu'à l'une des extrémités, l'autre n'étant pas creuse.

Autrefois les Chefs avaient à leur usage un tambour portatif, spécial, plat, garni d'une peau humaine. C'était un tambour-fétiche (mpongwè : *epona*; fan : *khwa*).

Pour battre le gros tambour court, l'exécutant, debout, le tient entre ses jambes, tandis qu'il couche le tambour long à terre et s'assoit dessus. Le tambour portatif se place sous l'aisselle gauche.

Celui qui joue du tambour frappe dessus avec ses deux mains. Si c'est une femme, elle frappe avec une baguette.

Aux divers tambours destinés à rythmer les danses, il faut ajouter l'*obaka, baka, bakè, baki* ou *béki*, longue tringle de bois posée horizontalement sur deux petites fourches, presque au ras du sol, sur laquelle on tape avec deux baguettes à une cadence indiquée par le joueur de tambour. Cette tringle est en bois rouge (*Pterocarpus Soyauxii* Taub.).

Les tambours ou tambourins de danse sont fabriqués avec du bois de : *Fagara macrophylla* (Oliv.) Engler; *Canarium Schweinjurthii* Engler; *Maesopsis berchemioïdes* (Pierre) Engler.

2. *Tambour de guerre*. — Gros tambour en bois (sans peau) consistant en un tronc d'arbre creusé, avec une ouverture ou fente latérale, très étroite, que l'on frappe avec deux baguettes terminées par des boules de caoutchouc. Ce qui donne un son sourd et puissant, qui s'entend de très loin.

C'est le *téléphone* des Noirs (en fan : *nkul*), qui annonce les décès, la guerre, etc.

Il est en bois de *Pterocarpus Soyauxii* Taub. (bois rouge ou bois corail).

3. *Tambour-marmite*. — Il faut signaler aussi un curieux tamtan

(le *ndzèu* des Bapunu), qui sert spécialement en cas de décès. C'est une marmite à demi-pleine d'eau, sur laquelle est tendu et étroitement serré un bout d'étoffe de Raphia. A ce tissu on attache au milieu un morceau de bois que l'opérateur élève ou abaisse pour en tirer des sons ressemblant à des rugissements de panthère.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE DES FAN OU PAHOUINS (Renseignements fournis par M. l'Abbé Jérôme MBA de race pahouine (1940) :

Mbè. — Grand tambour (fût d'arbre recouvert à l'une des extrémités par une peau de bête. Haut. 1 m. 20 environ).

Nkul. — Sorte de tambour (accompagnant le *Mbè*) : pièce de bois cylindrique, évidée et laissant une fente à la partie supérieure, sur laquelle on frappe avec deux baguettes. Ancien tambour de guerre.

Mvèr ou Mvèl. — Harpe indigène (tige de Raphia avec cordes tirées de la même tige) ; on y adapte desalebasses comme boîtes de résonance. C'est le *Tsambi* ou *Sambi* des Eshira et des Bapunu.

Ngoma. — (Le *nghombi* des Mpongwè). Caisse sonore en bois tendre, recouverte d'une peau de bête ; cordes en racines de vanille sauvage ; manche recourbé avec clés ou chevilles de bois pour tendre et accorder les cordes.

Nlong. — Mirliton ?

Anzang. — Clavecin, balafon ou xylophone (planchettes formant clavier et clouées sur 2 rondins de bananier, sur lesquelles le musicien frappe avec 2 baguettes). C'est l'*harmonium* fan.

Mvègne. — Arc sonore (instrument monocorde, formé d'un arc en bois flexible ou d'une tige de rotin, et tendu par une lamelle de rotin sur laquelle le musicien frappe à l'une des extrémités avec une baguette tandis qu'il approche l'autre extrémité de sa bouche qui sert de caisse de résonance).

INSTRUMENTS DE MUSIQUE A CORDES OU A CLAVIER : 1. *Arc sonore*. — *Mungongu ou Mungongo*. Une simple verge de bois courbée en forme d'arc, au moyen d'un lien de *Rotang* (variété dite : *eloko, geoko* ou *giluku*), fortement tendu. Pour caisse de résonance, parfois unealebasse, le plus souvent la bouche du musicien. On frappe dessus avec un bout de *Raphia*.

Bois flexible de : *Isolona* Le Testui Pellegrin ; *Alchornea floribun-*

da Müll. Arg.; *Carpolobia alba* Don; ou une petite Euphorbiacée indéterminée (*Mbalagongo*, *Mbalagongu*, *Mobango*, *Mbang* ou *Dusyari*).

2. *Violon indigène*. — *Ntsambi*, *tsambi* ou *sambi*. Une nervure de Palmier-Raphia recourbée au feu. Pour cordes des filaments de l'écorce elle-même fortement tendus par un bâton à encoches. Une calebasse tient lieu de caisse de résonance. Le joueur pince les cordes avec ses doigts.

Aucun bois proprement dit : tout en Palmier-Raphia.

3. *Harpe, Guitare, Mandoline ou Cithare*. — *Ngombi*, *ngomfi*, *ngwomi*, *ngomi*. La caisse de résonance est taillée en plein bois et recouverte d'une peau de cabri ou d'antilope, ou encore du liber d'un *Ficus*. A cette caisse est adaptée une crosse. Les cordes formées avec les racines aériennes du Vanillier sauvage (*nduma*) sont tendues et accordées à l'aide de chevilles de bois ou clés autour desquelles elles s'enroulent. Après avoir joué, le musicien a soin de détendre les cordes pour les tendre de nouveau, s'il recommence à jouer. Il n'y a pas d'archet : l'exécutant pince les cordes avec les deux pouces et les deux index.

La caisse est en bois léger de : *Ricinodendron africanum* Müll. Arg.; *Alstonia congensis* Engler; *Odyendjea gabonensis* (Pierre) Engler; *Maesopsis berchemioides* (Pierre) Engler.

La crosse ou volute est en bois flexible de *Isolona* Le Testui Pellegrin; ou en racines arquées de *Pachylobus trimera* (Oliv.) Guillaum. et d'*Uapaca*.

4. *Xylophone, piano de bois, piano indigène*. — Instrument à clavier de bois harmonisé, composé de plaques ou lames de bois d'inégale longueur, bien sèches, portées sur deux troncs de Bananiers couchés à terre et sur lesquelles on frappe avec deux baguettes de bois. Cet instrument sert souvent à accompagner les récits indigènes.

Il y a aussi un Xylophone portatif, dont les touches, percées d'un trou à l'extrémité supérieure, se portent à l'épaule, suspendues par un lien de *Rotang*. Pour en jouer, le musicien couche à terre deux tronçons de tiges de Bananier, sur lesquelles il dispose les plaques de bois.

Les plaques ou lames du Xylophone fixe sont en bois de *Pterocarpus Soyauxii* Taub. (bois rouge ou bois corail). Celles du petit Xylophone portatif sont le plus ordinairement en bois de *Dichostemna glaucescens* Pierre.

En langue *fan*, le Xylophone se nomme : *Andzang* ou *Anzang*.

5. *Autre instrument voisin du Xylophone.* — *Gingidi, eleke* ou *nkis*. Il consiste en un morceau de bois taillé en ovale et évidé, qui fait boîte de résonance. Au-dessus sont fixées six à dix languettes (*tsyètsi*) de *Raphia* ou de fer, de différentes dimensions, relevées aux extrémités et supportées par un chevalet. Sur l'une des extrémités le joueur frappe les languettes avec les pouces recourbés. Ces languettes donnent des sons aigus ou des sons graves suivant qu'elles sont courtes ou longues.

On fabrique cet instrument avec du bois blanc, peu dense : *Riciodendron africanum* Müll. Arg.; *Odyendjea gabonensis* (Pierre) Engler; *Alstonia congensis* Engler.

INSTRUMENTS A VENT : 1. *Mirliton.* — *Bodongo, bungoï, bungodju libika* ou *esembo*. Formé d'une tige creuse de *Phragmites vulgaris* Druce, grande Graminée cultivée dans quelques villages. C'est la même plante qui sert parfois de tuyau de pipe indigène.

On taille en biseau l'une des extrémités pour servir d'embouchure, tandis que l'autre est recouverte d'une peau d'aile de chauve-souris ou d'écureuil-volant, ou encore d'un cocon d'araignée. On joue de ce mirliton dans certaines cérémonies fétichistes.

Autrefois, au lieu d'un roseau creux, on prenait comme mirliton un bout de tibia humain. Ce mirliton « sacré » se nommait *myokwè*.

Les enfants fabriquent aussi des mirlitons avec le pétiole creux des feuilles de Papayer, percé d'un trou au milieu et garni aux deux bouts d'une jaune feuille de Patate ou du tissu intérieur d'une feuille de Taro, rappelant la baudruche.

2. *Sifflets.* — Sur la Côte les enfants font des sifflets avec le calice épais et coriace des fruits de Palétuvier (*Rhizophora Mangle* L. et *Rhizophora racemosa* G. F. Meyer).

A Libreville, ils se servent aussi des tiges de l'Herbe des Pampas (*Gynerium argenteum* Nees), grande Graminée probablement importée. Ailleurs on emploie au même usage une autre Graminée à gros grains dont j'ignore le nom scientifique.

Ces deux Graminées servent également de tuyaux ou chalumeaux pour boire de l'eau.

Il est intéressant de mentionner aussi un genre de sifflet, appelé *gidyèri* par les Eshira, les Bavungu et les Bapunu. C'est une lamelle mince et étroite de Rotang, pliée en deux, dans laquelle on

introduit un petit bout de Bananier ou de *Raphia*. Ce sifflet se place en travers de la bouche.

3. *Trompes, Cornes d'appel, Olifant*. — Les Trompes ou Cornes d'appel avec embouchure sur le côté sont en corne de buffle (mpongwè : *ombanda*) ou en corne de grande antilope (en mpongwè : *orèru*). On en trouve aussi en ivoire (en mpongwè : *mpundji*)..

C'est ainsi que dans la danse d'initiation de l'*Akoma*, chez les Fans, on fait usage d'un instrument fait d'une dent d'éléphant évidée et sculptée. Pour en jouer, l'artiste se place un petit mirliton sous le nez et un autre en travers de la bouche. C'est d'un très curieux effet.

On dit qu'avec une longue bande d'écorce de *Ficus*, roulée sur elle-même en cornet, les Négrilles font de jolies trompes au son rauque et puissant. Mais, je n'ai pas eu l'occasion de m'en assurer *de visu*.

Ce que je sais, ce que j'ai vu de mes propres yeux, c'est que les petits Noirs font des sortes de trompes assez retentissantes, avec le limbe des folioles de Palmier-Raphia ou de Cocotier, enroulées en cône.

On fait de même des « trompettes » qui s'entendent d'assez loin, avec le pétiole de la feuille de Papayer, que l'on taille en biseau, à l'extrémité inférieure qui doit servir d'embouchure.

INSTRUMENTS DIVERS : 1. *Clochettes ou sonnettes*. — Les clochettes sont en *bois* ou en *fer forgé*.

En bois, il y a d'abord la clochette des chiens de chasse (*ntchege, edung* ou *ndibu*), formé d'un morceau de bois creux, dans lequel on adapte deux petits battants en bois.

Ensuite il y a la clochette double des sorciers (*ntchege* ou *dusigi*) de la forme d'un sablier. On l'agite en la tenant par le milieu, à la partie la plus resserrée.

Ces clochettes ou sonnettes sont confectionnées avec du bois de : *Odyendjea gabonensis* (Pierre) Engler; *Alstonia congensis* Engler; *Haronga paniculata* Lood; *Pterocarpus Soyauxii* Taub. et *Anthostema Aubryanum* Bn.

En fer forgé, on distingue : 1. Le *nkendo* ou *kindu*, clochette de Chef ou d'Orateur, — insigne de l'autorité —, muni d'un long manche recourbé.

2. Le *ngonga* ou *ngunga*, clochette ou sonnaille, — sans man-

che, — que l'on attache au cou des chèvres ou à l'avant des pirogues.

3. *L'okenge* ou *mukuku*, clochette à manche droit, — sans battant, — employé dans certains rites de sorcellerie. Le sonneur — ou plus exactement le joueur, — appuie l'ouverture ou « pavillon » sur son sein gauche, en tenant de même le manche avec la main gauche, tandis que de la main droite il frappe sur l'instrument avec une baguette. On joue de *l'okenge* pour accompagner le chant.

2. *Grelots*. — Nous signalerons également que, pour seconder le mouvement dans les danses, les Noirs, surtout les femmes, ont l'habitude de s'attacher à la ceinture (*ekope*), aux chevilles et aux poignets (*ayogo*, *makota* ou *ngota*) des coques de grosses graines évidées, provenant du *Pentadesma butyracea* Sabine, de *Gambeya africana* Pierre ou de *Omphalocarpum Pierreanum* Engler.

D'autres fois, ils s'attachent de même des valves de coquillages (*masyèvi*).

3. *Castagnettes*. — C'est le fruit sec de *Balsamocitrus gabonensis* Swingle (*abong*, *abondjo*, *kwèla*, *kwèlè*, *dingwalala* ou *sokè*), vulgairement « poire à poudre des Pahouins », auquel on adapte un manche, après l'avoir préalablement vidé de ses propres graines pour y introduire des graines de *Canna indica* L. (Balisier) ou des pierrailles.

Un autre genre de castagnettes est constitué par des coques de graines évidées ou des noyaux secs (cités précédemment) que l'on entoure d'un filet de liens de rotin (*asoko*), fixé à un manche.

On agite les castagnettes, soit pour accompagner les danses selon un rythme déterminé, soit pour calmer ou endormir les tout petits enfants.

13. Le métier de cultivateur constitue-t-il une caste?

Non. Il n'y a pas de classe sociale professionnelle, chargée exclusivement de cultiver les champs.

On peut dire que tout individu est cultivateur. Mais, à part les gros travaux de défrichement et d'abatage des arbres, la culture des champs incombe aux femmes.

Pour terminer, une légende se rapportant à l'Agriculture.

A proximité des Galoa de Lambaréné, sur les bords de l'Orèmbo-Owango et du lac Azingo, habite la petite tribu des Adjumba. Ce n'est après tout qu'un clan détaché anciennement des Mpongwè de Libreville.

La tradition nous rapporte qu'au temps de l'exode des Mpongwè vers la mer, cette tribu s'étendait non seulement sur les bords de l'estuaire du Gabon mais encore jusque sur l'Océan, en direction du Cap-Lopez, et confinant au pays des Orungu. C'est à la limite de ces derniers que se trouvait le clan des Adjumba. Dans une guerre contre leurs voisins, les Adjumba furent vaincus et tous massacrés. De ce massacre il n'échappa qu'un jeune homme et sa sœur, qui s'enfuirent à travers la forêt et les savanes du côté de l'Ogowè. Après avoir erré pendant plusieurs jours, ils arrivèrent sur les bords du lac Azingo (litt. lac des souffrances) où ils résolurent de s'établir. Ils avaient emporté avec eux un épi de Maïs, une bouture de Manioc et un drageon de Bananier. Ils les mirent en terre après avoir construit leur case et vécurent éloignés de tout être humain. Se croyant désormais seuls pour toujours, et bien que frère et sœur, ils se marièrent et firent souche.

De cette union sont venus les Adjumba.

Le Bananier « Gros Michel » au Cameroun.

Etudes du milieu et des améliorations techniques à réaliser.

Par P. PASCALET.

Zone de culture. — Le Bananier *Gros Michel* est cultivé au Cameroun français depuis 1931, les premières tentatives furent réalisées dans diverses régions du Territoire : chemin de fer du Centre (Bidjoka), bords du Wouri et Yabassi, enfin chemin de fer du Nord (M'bangá).

Ces premières expériences, plus ou moins heureuses, eurent le mérite de permettre de déterminer avec certitude les zones favorables; elles démontrèrent notamment que les sols latéritiques ou siliceux avec sous-sol gréseux du chemin de fer du Centre, ne pouvaient satisfaire aux exigences de la nouvelle culture, les silico-humifères et latéritiques de Yabassi, des bords du Wouri et du Mungo, tout en donnant de meilleurs résultats que les premiers, furent reconnus aussi insuffisamment riches pour permettre la durée normale d'une bananeraie.

Les essais de M'Bangá (1) s'affirmèrent, par contre, très satis-

(1) C'est M. BEYNS qui eut le mérite de réaliser la première plantation dans cette région.